

On dirait qu'un «son et lumière» est entré dans ma chambre d'hôpital. Gestes exubérants, voix sonore, sourire ensoleillé et propos fraternels, Marcel RUDLOFF déploie l'éventail chaleureux de sa personnalité. Il s'assied et prend ses aises, manifestant qu'il est content de passer en bonne amitié un moment de détente. Il parle de tout sauf de maladie, arrimant à la rive des bien portants, son Adjoint à l'environnement, cerné depuis plusieurs semaines par une endocardite sévère.

Epuisé par la maladie, je suis fermé aux visites, même bien intentionnées. Mais je m'ouvre sans appréhension à ce contact bienfaisant, à la verve toujours jaillissante. Je saisis l'occasion de glisser dans la conversation qu'avec le concours d'une secrétaire hors pair, je maintiens avec mon service un courant réduit, mais constant, de notes et de lettres. Le Maire dément la rumeur : «Prends tout le temps qu'il te faut pour guérir, tes délégations d'adjoint sont maintenues ». Ce pari sur rétablissement est un puissant médicament.

La visite se prolonge sans la moindre aspérité. Comme s'il n'avait rien de mieux à faire, le Maire de Strasbourg s'étire et soupire, paraît goûter le temps qu'il soustrait à ses lourdes obligations. Lorsque finalement il se retira, c'est sans hâte, à regret, en me remerciant d'un accueil qui lui doit tout. Et puis, sans le dire clairement, j'ai l'impression qu'il rapportera à l'extérieur ma volonté de survivre plutôt que de s'appesantir sur le pronostic réservé des médecins.

Marcel RUDLOFF m'a fait beaucoup de bien à un moment crucial. Surtout, il m'a enseigné l'art subtil de la visite à malade en difficulté. Je sais à présent ce qu'il ne faut pas faire sans être certain de savoir faire ce qu'il faut. N'est pas Marcel RUDLOFF qui veut.

**Jean-Marie LORENTZ**

**Adjoint au Maire de Marcel RUDLOFF**

**1983 - 1989**